

Présentation. Histoire d'une alliance objective : Russell et la théorie des complexes et des assomptions de Meinong

Bruno Langlet

▶ **To cite this version:**

Bruno Langlet. Présentation. Histoire d'une alliance objective : Russell et la théorie des complexes et des assomptions de Meinong. philosophie , A paraître. hal-02403886

HAL Id: hal-02403886
https://amu.hal.science/hal-02403886

Submitted on 11 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

PRESENTATION
HISTOIRE D'UNE ALLIANCE OBJECTIVE : RUSSELL ET LA THEORIE DES COMPLEXES ET DES ASSOMPTIONS DE MEINONG

Bruno Langlet, IHP, Aix-Marseille Université

(Pénultimème Version, à paraitre dans la revue *Philosophie*, Minuit, 2020, en présentation d'une traduction de l'article de Russell « Meinong's theory of complexes and assumptions » (1904))

DE VIENNE (ET LVOV, BERLIN, GRAZ) A CAMBRIDGE

Au nombre des déterminants de l'apparition de la philosophie analytique en Grande-Bretagne au début du vingtième siècle, il faut assurément compter l'influence de certains philosophes austro-allemands, dont les travaux n'étaient pourtant pas empreints des traits de logique formelle ou d'analyse du langage qui ont longtemps été associés à la philosophie de Russell, Moore, Wittgenstein, Ryle ou Strawson. Des penseurs tels que Lotze, Brentano, Ehrenfels, Twardowski ou Meinong ont ainsi contribué au développement du réalisme caractéristique d'une partie de la philosophie anglaise du tournant du siècle, leurs idées étant d'abord diffusées par George Frederick Stout, James Ward et John Stuart MacKenzie, philosophes et psychologues britanniques[1], tandis que la philosophie idéaliste de Bradley et de MacTaggart régnait en Angleterre. Ward avait étudié auprès de Lotze ; il en recommandait l'œuvre à Moore qui, en 1903, donna une recension d'une traduction de textes[2] de Brentano, un philosophe auquel ses *Principia Ethica* font aussi référence comme à l'une de leurs influences majeures. Stout, dans son ouvrage *Analytic psychology*, que ses étudiants Russell et Moore ont lu dès sa parution, discutait déjà les thèses de Brentano et défendait des positions proches de celles de Twardowski sur la distinction entre le contenu et l'objet des représentations. Il y traitait aussi[3] du célèbre texte de Ehrenfels sur les *Gestaltqualitäten*, ainsi que de celui de Meinong

[1] Puis notamment par C. D. Broad, G.D. Hicks et J. Laird.

[2] G. E. MOORE, « Book Review of *The Origin of the Knowledge of Right and Wrong* by Franz Brentano », *The Journal of Ethics,* 14 (1), 1903, p. 115-123.

[3]

sur la psychologie des relations et des complexions, qui en est solidaire. Il discute en 1899[4] les positions de ce dernier sur les objets d'ordre supérieur, et, éditeur de *Mind*, c'est à lui que Mackenzie signale l'intérêt qu'il y aurait à présenter les travaux du philosophe de Graz au lectorat anglophone. Russell publie déjà en 1899 une recension de l'article « Über die Bedeutung des Weber'schen Gesetzes : Beiträge zur Psychologie des Vergleichens und Messens »[5], où Meinong proposait une conception de la mesure articulée à sa théorie des relations, et qui est l'une des références des *Principles of Mathematics*[6]. C'est encore Mackenzie qui, toujours *via* Stout, demande à Russell une recension du texte sur les objets d'ordre supérieur[7] que lui avait envoyé Meinong. A cette étude s'ajoute celle de la première édition (1902) du traité des assomptions, *Über Annahmen*[8], et Russell publie ainsi en 1904, dans trois volumes successifs de *Mind*, le texte « Meinong's theory of complexes and assumptions »[9], dont nous proposons ci-après la traduction.

LE(S) MEINONG(S) DE RUSSELL

Russell expose les thèses de Meinong et discute certaines de celles-ci de manière approfondie, souvent à la lumière des siennes propres : chose aisée et naturelle, dit-il, tant les points d'accord lui paraissent nombreux. L'examen critique qu'il mène ainsi est

[4] G.-F. STOUT, *Analytic Psychology*, Vol.1, Londres, Swann Sonnenschein, 1896, respectivement p. 65 et p. 70. Une recension du texte de Twardowski

[5] STOUT, « Perception of change and duration », in *Studies in Philosophy and Psychology*, Londres, MacMillan, 1930, p. 67-73.

[6] *Mind,* 8, N°30, Avril 1899, p. 251- 256.

[7] Cambridge University Press, 1903 ; trad. fr. partielle J.-M. Roy, *Les principes des mathématiques*, in Bertrand RUSSELL, *Écrits de logique philosophique*, Paris, P.U.F., 1989.

[8] A. MEINONG, « Uber Gegenstande hoherer Ordnung und deren Verhaltnis zur inneren Wahrnehmung », *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane,* 21, 1899, p. 182-272 ; réed. in *Meinong Gesamtausgabe* vol. II, R. Haller et R. Kindinger (Eds), Graz, Akademische Druck – u.Verlasanstalt, 1971, p. 377-471. Tr. Fr. G. Fréchette, « Sur les objets d'ordre supérieur et leur rapport à la perception interne », in D. Fisette et G. Fréchette (Eds.), *À l'école de Brentano : De Würzburg à Vienne*, Paris, Vrin, 2007, p. 261-342.

[9] *Über Annahmen*, Leipzig, Barth, 1902. Réedition In *Meinong Gesamtausgabe* vol. IV, R. Haller et R. Kindinger (Eds), Graz, Akademische Druck – u.Verlasanstalt, 1977, p. 385-489.

[10] RUSSELL, « Meinong's Theory of complexes and assumptions (I), (II) & (III) », *Mind*, Vol. 13, N°50, Avril 1904, p. 204-219 ; N°51, Juillet 1904, p. 336-354 ; N°52, Octobre 1904, p. 509-524.

clairement mu par la volonté de mettre à l'épreuve leurs approches respectives et leurs arguments, en délimitant un peu plus le cadre dans lequel elles s'inscrivent, aussi bien du point de vue du réalisme logique (ou objectuel chez Meinong) que de celui de la conception épistémologique qui lui est articulée. La deuxième édition de *Über Annahmen*, publiée en 1910, tiendra largement compte des analyses critiques proposées par Russell. Du point de vue de ce dernier, l'accord objectif qui se dessinait avec la pensée de Meinong se maintient jusqu'en 1905, voire un peu après sur un certain nombre de points. C'est ce dont attestent les autres recensions des travaux de Meinong réalisées par Russell : il publie en 1906 un compte-rendu critique du texte *Über die Erfahrungsgrundlagen unseres Wissens*[10], ainsi qu'un autre en 1907 portant sur l'ouvrage *Über Die Stellung Der Gegenstandstheorie Im System Der Wissenschaften*[11], sans oublier celui qu'il donne, en 1905, de l'ouvrage collectif[12] de l'école de Meinong contenant l'article « Über Gegendstandstheorie ». C'est justement dans la recension de ces deux derniers écrits que Russell oppose clairement à Meinong le problème des objets non-existants, un problème classique souvent associé à la position meinongienne, et auquel la théorie des descriptions de 1905[13] donne déjà une certaine formulation, ainsi qu'une réponse tranchée. C'est une des raisons pour lesquelles, dans ses textes postérieurs, Russell se désintéresse de la pensée de Meinong et la traite avec moins de précision, exception faite des discussions du Manuscrit de 1913[14] . Il prendra aussi quelques libertés interprétatives qui influenceront les manières de considérer l'œuvre meinongienne, et à cet égard, le cas de la triple distinction que faisait Meinong, dès 1904, entre « l'*Aussersein* », la « subsistance » et l'existence des objets, est assez illustratif. Certains objets de pensée, chez ce dernier, sont en effet dits « subsister » (*Bestehen*) et ne sont pas tenus pour des existants : c'est le cas des vérités logiques, des objets fondés idéaux et des objectifs factuels. Or tous les objets non-existants ne sont pas des

[10] Abhandlungen zur Didaktik und Philosophie der Naturwissenschaft. Band i., Heft 6, Berlin, 1906.

[11] *Leipzig, Voigtländer, 1907.* Réédition in *Meinong Gesamtausgabe* volume V, R. Haller et R. Kindinger (Eds), Graz, Akademische Druck – u.Verlasanstalt, 1973, p. 197-365.

[12] In Meinong (Ed.), *Untersuchungen zur Gegenstandstheorie und Psychologie*. Leipzig, Barth, 1904, p. 1-50 ; réédité in *Meinong Gesamtausgabe* vol. II, *op.cit*., p. 481-530. Tr. Fr. Marc De Launay, « La Théorie de l'Objet », in MEINONG, *Théorie de l'Objet et Présentation Personnelle*, Paris, Vrin, 1999.

[13] « On Denoting », *Mind*, Vol. 15, N°56, Octobre1905, p. 479-493. Tr. Franç. J.-M. Roy, « De la Dénotation », in RUSSELL, *Ecrits de logique philosophique,* Op. Cit. p. 203-218.

[14] RUSSELL, *Theory of knowledge : the 1913 manuscript*, Londres, Routledge, 1992, Tr. Fr. J.-M. Roy*, Théorie de la connaissance : Le manuscrit de 1913*, Paris, Vrin, 2002.

subsistants : les objets impossibles, les objets contradictoires, les êtres de fiction ne subsistent pas, mais relèvent du hors-l'être (*Aussersein*) ; n'ayant pas d'être, ils sont malgré tout visés par l'esprit dans certaines circonstances, et possèdent le statut d'objets. C'est vers une identification entre l'*Aussersein* et la subsistance que tendra pourtant Russell, qui semble considérer, dès son article de 1904 sur les complexes et les assomptions, que la distinction qu'il établit dans ses *Principles* entre « être » et « exister » est équivalente à celle que fait Meinong entre « subsister » et « exister ». Or elles ne peuvent techniquement pas se superposer : ce que Russell entendait par « l'être » (distinct de « l'existence ») de tout objet pensé ou nommé[15], *quel qu'il soit*, ne peut en effet pas être identifié à la notion de « subsistance » dont Meinong, très vite, considère explicitement qu'elle ne caractérise pas *tout* objet non-existant. C'est notamment cet amalgame persistant qui conduit Russell, dans ses écrits plus tardifs, à des présentations[16] de thèses « meinongiennes » assez différentes de celles du Meinong historique, et qui, notamment par l'intermédiaire de Quine[17], conditionnent la formulation d'une partie de problématiques de méta-ontologie et du meinongianisme contemporains.

PSYCHOLOGIE, LOGIQUE ET EPISTEMOLOGIE

La première partie de l'article de Russell constitue une présentation et une analyse du texte de Meinong sur les objets d'ordre supérieur, la deuxième porte sur l'édition de *Über Annahmen* de 1902, la troisième discutant et développant les points ainsi soulevés. Les positions de Russell s'inscrivent naturellement, on l'a indiqué, dans le cadre des discussions rendues possibles par l'existence d'un noyau de perspectives communes entre deux philosophes qui n'usent pas d'une même terminologie, mais qui se rejoignent dans l'esprit et dans le style de l'argumentation, malgré des différences d'approche. Russell voit souvent dans ces dernières une complémentarité attestant de la justesse de leur démarche commune. Les problèmes qu'il envisage sous l'angle logique reçoivent chez Meinong, écrit-il, l'éclairage d'un point de vue de philosophie psychologique associé à une certaine

[15] *Principles,* op.cit., p. 455-457 par exemple.

[16] Comme dans son *Introduction to mathematical philosophy,* Londres, G. Allen and Unwin, 1919, Tr. Fr. F. Rivenc, *Introduction à la philosophie mathématique*, Paris, Payot, 1991 ; ou son *Analysis of Mind,* Londres, G. Allen and Unwin, 1921, Tr. Fr. M. Lefebvre, *L'analyse de l'esprit*, Paris, Payot, 1926.

[17] Par exemple dans « On what there is », *Review of Metaphysics*, Vol. 2, n°5, Sept. 1948, p. 21-38, rééd. dans W. v. O. QUINE, *From a logical point of view*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1953, puis 1961, P. 1-19, Tr. fr. J. Vidal-Rosset, S. Laugier & Ph. De Rouillan, « De ce qui est », in *Du point de vue logique,* Paris, Vrin, 2003, p. 25-48.

« perspicacité logique »[18], soulignant aussi qu'un point d'accord fondamental entre les deux philosophes réside dans la distinction entre la pensée et ce sur quoi elle porte, distinction dont l'absence conduit au naufrage de la réflexion et à des confusions dommageables, par exemple entre la logique et la théorie de la connaissance, ou encore entre la psychologie et la théorie de la connaissance.

La notion meinongienne d'objectif (*Objektiv*) ne pouvait à ce titre que retenir l'attention de Russell, car elle correspond à ce que Moore appelait « proposition » : une entité complexe caractérisée par une certaine relationnalité entre ses constituants, externe au jugement, que Russell adoptait lui-même dans son ontologie de cette période. De ce point de vue, le réalisme objectuel de Meinong est bien ici en phase avec le réalisme propositionnel ou logique de Russell, et certains problèmes communs aux deux démarches se présentent, comme celui de l'unité de la proposition, déjà. Quelques différences apparaissent : comme le remarque Russell, Meinong ne pense pas qu'il y ait identité entre les complexes et les objectifs, au contraire de ce que l'on peut trouver dans la théorie de la proposition de Moore. Chez Meinong, les objets visés à travers les objectifs ne sont pas considérés comme des parties des objectifs, tandis que chez Russell, la relation entre les constituants d'une proposition et la proposition elle-même est conçue comme une relation de partie à tout. Ce point de divergence, qui apparaît ici à plusieurs niveaux, est d'importance, car il fait partie de ceux qui commandent l'opposition à venir entre Russell et Meinong à propos des objets non-existants : si les objets d'une proposition en sont les constituants, alors il n'est pas possible de tenir pour vraies des propositions où se trouvent des objets impossibles ou contradictoires ; si les objets d'une proposition n'y entrent pas au titre de constituants, alors il est possible de tenir pour vrais des objectifs au sein desquels des propriétés sont attribuées à des objets impossibles ou contradictoires.

LA NECESSITE DES OBJETS FONDES

La question de la nécessité illustre une autre différence entre les deux philosophes. Pour Russell, c'est à travers les fonctions propositionnelles que cette modalité est correctement pensée, et elle peut se ramener à des propositions quantifiées universellement. Or chez le philosophe de Graz, à cette période, la notion de nécessité est connectée à la théorie des objets fondés et elle est caractérisée par une forme de *dépendance interne* que tout *Superius* (par exemple une relation de ressemblance) entretient

18 Russell identifiera logique et Théorie de l'objet. Voir « Correspondance autour de la théorie de l'objet : Meinong, Husserl, Russell », textes traduits et présentés par Bastien Gallet, Revue *Philosophie*, Paris, Editions de Minuit, n° 72, 2002/1, p. 3-35. Dans ses textes postérieurs, Meinong insistera sur leur différence.

avec ses *inferiora* (les éléments entre lesquels se tient cette relation, sur lesquels elle est fondée). Cette dépendance *interne* s'oppose chez Meinong à une dépendance *externe* et se laisse détecter au moyen de la concevabilité. En effet, penser à une relation sans ses *relata* est impossible : en ce sens il y a une dépendance interne entre la relation et ses *relata*. Inversement, il est possible de se représenter le rouge sans s'intéresser directement à l'étendue où est localisé ce rouge : en ce sens il n'y a qu'une dépendance externe du rouge envers cette étendue, qu'il n'est pas nécessaire de concevoir *en tant que telle* pour penser le rouge.

De plus, il est impossible, lorsque l'on conçoit la différence qu'il y a entre le vert et le jaune, de faire *s'évanouir* cette différence en faisant varier les localisations de ces deux couleurs. La différence de couleur entre la chair de tel kiwi et l'écorce de tel citron se maintient lorsqu'elle est transposée à celle qu'il y a entre telle fougère et tel canari. Cela signifie que nous avons une relation pour laquelle la présence du vert et celle du jaune est tenue pour nécessaire. L'inverse n'est toutefois pas vrai : pensant au vert et au jaune, je peux aussi considérer une autre relation entre ces éléments – et donc un autre objet d'ordre supérieur – comme par exemple leur ressemblance en tant que couleur, ou leur nombre (deux) en tant que zones colorées.

L'orientation de la pensée envers les *inferiora* permet ainsi de sélectionner un objet qui, tout en étant bien fondé sur ses *inferiora,* n'est pourtant pas le seul objet susceptible d'être leur *Superius*. L'objet qui est présenté à l'esprit implique nécessairement ses *inferiora*, tandis que les *inferiora* en question ne l'impliquent pas de manière exclusive. C'est un point que Russell trouve difficilement admissible : interprétant la notion de présupposition nécessaire des *inferiora* comme une notion de priorité logique, qu'il refuse, il soutient alors que les *inferiora* peuvent être présupposés par un *Superius* seulement si celui-ci est aussi présupposé par ses *inferiora*. On ne pourrait en ce sens pas dire que les *inferiora* sont asymétriquement les présuppositions logiques des objets fondés. Selon Russell, une relation doit donc avoir des *relata* par nécessité, mais ces *relata* ont aussi nécessairement les relations qu'ils ont – certainement en vertu de leur nature. Que les relations entre des éléments soient fonction des propriétés de ces éléments et de la nature de la relation, ce n'est pas quelque chose que Meinong refuse. Le point central, que Russell ne relève pas vraiment, est toutefois différent : les éléments desquels dépendent des objets d'ordre supérieur ne déterminent pas, par eux-mêmes, l'objet d'ordre supérieur présenté au sujet, même si plusieurs objets d'ordre supérieur peuvent être fondés sur les mêmes présuppositions, car l'activité du sujet est ici requise. Face à quelques cerises, par exemple, cette activité consiste à *penser* leurs ressemblances ou leurs différences, à les *compter*, ou à les *ranger* sous un concept quelconque. Ce sont certes les mêmes *inferiora,* mais les objets fondés diffèrent, tout en entretenant toujours, lorsqu'ils sont ainsi présentés au sujet dans leurs singularités respectives, une relation de nécessité avec leurs *inferiora*.

La différence d'approche entre Russell et Meinong est donc ici assez manifeste : celle du premier se déploie le long d'un réalisme objectuel naissant, tandis que celle de Russell est celle du réalisme logique. Meinong traite ainsi des caractéristiques des objets qui sont présentés à l'esprit via un rapport de fondation, tandis que Russell traite des caractéristiques de ces objets via les outils logiques de la pensée des propositions, ce qui le conduit à ne pas tenir compte de la dimension de l'activité du sujet et de son effet sur la « sélection » de la relation de fondation entre les présuppositions des objets fondés et les objets fondés eux-mêmes.

ASSOMPTIONS ET REPRESENTATIONS

Une grande partie des discussions de Russell porte sur l'importance des assomptions – une des découvertes de Meinong – et surtout sur la thèse meinongienne de leur irréductibilité à des représentations. La théorie de Meinong aboutit à une modification de la classification brentanienne des actes mentaux : aux classes des représentations, jugements et sentiments, il faut ajouter celle des assomptions. Une assomption porte sur des objets complexes, tout comme le jugement ; comme lui, elle vise son objet de manière positive ou négative, mais elle se distingue par l'absence de *conviction*. Une assomption est donc une attitude propositionnelle qui n'affirme en rien l'existence ou l'inexistence de l'objet qu'elle vise au sein d'un Objectif. On trouve ce type de pensée dans la formation d'hypothèses, dans la pensée envers des modèles en science, dans les expériences de pensée, les jeux, notre rapport à la fiction, la formation des définitions, le mensonge, les rêveries de l'imagination, les raisonnements hypothétiques, et elle caractérise même les théories philosophiques, comme le relève Russell. Pour Meinong, de plus, les assomptions permettent aux représentations d'exercer leur disposition à viser des objets : l'assomption, par sa dimension active, fait qu'une représentation, passive par nature, a une visée actuelle. Une assomption a donc comme présupposition une représentation dont elle oriente la « direction » ou dont elle assure les rapports avec d'autres représentations, le tout faisant que la pensée vise, sans implication d'existence, des objets complexes composés d'objets qui ne s'y trouvent pas au titre de parties d'un tout.

Cette thèse meinongienne avait paru dispensable à Brentano et Marty qui y voyaient une opposition à la thèse de la réductibilité de toute pensée complexe à des jugements d'existence ou à la théorie du double jugement. À ce titre, il est fort intéressant que Russell repère et écarte, comme en passant, une difficulté que Marty et Brentano avaient présentée comme dévastatrice pour la thèse de Meinong. Si l'on considère une assomption portant sur la non-existence de A, il est alors impliqué, affirment Brentano et Marty, qui traduisent les propriétés psychologiques des assomptions dans les termes de celles du jugement (la reconnaissance et le rejet), que l'objet A soit à la fois reconnu et rejeté, puisqu'il faut bien, pour qu'il soit nié, qu'il soit d'abord affirmé en tant qu'objet.

Ces deux caractéristiques psychologiques étant ici présentes ensemble mais incompatibles, la théorie de Meinong serait intenable. Si Russell, qui a bien interprété la fonction des assomptions, repère ce problème lui aussi, c'est pour le surmonter aussitôt, en s'appuyant sur la nature même de l'assomption : elle donne simplement accès à un objet, pour la pensée qui le vise à travers un objectif, sans que cela revienne à affirmer (reconnaître) ou à nier (rejeter) quoi que ce soit relativement à l'existence de cet objet. Seul l'objectif sera relatif à la non-existence de A, si l'assomption porte sur une telle chose. L'assomption n'est alors pas assimilable à une forme de la reconnaissance de l'existence de l'objet, et le fait de nier l'existence de cet objet ne produit pas d'attitudes psychiques incompatibles. Ce qui est exactement l'un des sens dans lequel Meinong a construit sa théorie.

La thèse de l'irréductibilité des assomptions aux représentations arrête toutefois plusieurs fois Russell. Un des arguments principaux de Meinong en faveur de celle-ci vient de l'impossibilité des représentations négatives, par où les assomptions sont nécessaires et indispensables lorsqu'il s'agit de rendre compte de pensées impliquant des négations – ce que Russell souligne évidemment. Penser au non-x, ce n'est pas avoir une représentation de non-x, mais former une assomption par laquelle x est visé par le moyen d'un Objectif au sein duquel cet x est nié. Ce point n'a clairement pas la faveur de Russell : il ne le tranche pas ici de manière décisive et diverses objections, régulièrement, l'y ramènent. S'il s'accorde avec Meinong à propos de l'externalité de l'objet des attitudes propositionnelles, il continue de considérer l'assomption comme un type de représentation. La position meinongienne est inverse : les représentations, même flottantes, de l'imagination, sont dépendantes d'une assomption qui leur permet de viser un objet qui se trouve alors présenté à l'esprit. Russell discute cela de façon très développée dans la deuxième partie de son article. Des réflexions postérieures le feront revenir sur ses réticences, comme par exemple dans le célèbre article « Knowledge by acquaintance and knowledge by description »[19], où il se range alors du côté de Meinong pour distinguer assomptions et représentations, tout en refusant, cette fois-ci, la notion d'Objectif.

OBJET TRANSCENDANT ET ELIMINATION DE L'OBJET IMMANENT : VERS LA FAUSSETE OBJECTIVE

Russell examine à plusieurs reprises le statut de l'objet immanent, un objet tenu

[19] *Proceedings of the Aristotelian Society*, 7, 1911, p. 108-128, rééd. Dans RUSSELL, *Mysticism and Logic*, Londres, Routledge, 1994, Ch. 10, Tr.fr. R. Clot-Goudard « Connaissance par accointance et connaissance par description », In *Mysticisme et logique*, Paris, Vrin, 2007, Ch. 10.

pour « interne » à la représentation tout en étant visé à travers le contenu de cette même représentation. Cette thèse, plus brentanienne que meinongienne, fait donc apparemment de l'objet une partie de la pensée, et non pas quelque chose d'extrinsèque à celle-ci. Russell, qui argumente clairement en faveur de l'élimination de l'objet immanent, semble généraliser à la totalité de la théorie meinongienne quelques remarques de Meinong sur ce point, pour finalement reconnaître le statut externe que reçoivent les objets de représentation. Il remarque que l'objet du jugement – l'Objectif – est encore considéré comme une entité immanente à l'attitude de l'esprit et discute ainsi de la possibilité de le tenir pour une entité transcendante, ce vers quoi tend assurément Meinong, hormis pour ce qui concerne les jugements incorrects. Ce qui conduit progressivement au problème des objets des jugements faux. Contrairement à une opinion répandue, la possibilité de tels objets n'est pas soutenue par Meinong : le sujet, ici, est amené puis examiné par Russell, et ses conclusions le conduisent à reprocher au fondateur de l'école de Graz de ne pas aller assez loin dans la distinction entre le contenu et l'objet des pensées. Pour Russell, à cette période, la vérité et la fausseté ne sont pas des propriétés des pensées ou des phrases, mais bien celles des propositions, et il les tient pour indéfinissables. Les jugements faux doivent donc porter sur des propositions externes à l'esprit, qui sont sur le même plan que les propositions faisant l'objet de jugements vrais, ce que Meinong ne soutiendra jamais : même dans la version mature de la Théorie de l'objet, les jugements corrects portent sur des objectifs factuels, lesquels subsistent, tandis que les jugements erronés portent sur des objectifs qui ne sont pas factuels et qui, donc, ne subsistent pas. Russell, par la suite, écartera aussi cette vision des objets des jugements faux, en privilégiant une théorie multiple du jugement et de la croyance. Au regard de la *doxa* sur les relations conceptuelles entre Russell et Meinong, il est toutefois piquant de constater ici que Russell, par le truchement de sa discussion de l'objet immanent, et afin de donner toute son importance à la notion d'objet transcendant, en vienne à reprocher à Meinong de trop peu externaliser l'objet des pensées et de défendre un réalisme objectuel trop timoré.

Bruno Langlet